

LES FILS DE LA TERRE
TOME III - VOILES D'ORIENT

Livre édité via **BOOKELIS**

Stéphanie Barrabino

Les fils de la terre

Tome III

Voiles d'Orient

RESUME DU TOME II

- LE GRAND SECRET -

Gaïa part pour Gênes avec Föhen et sa nouvelle amie Léthée sur les traces d'Artemis, un Ange capable de lui enseigner le plus haut niveau de magie.

Le groupe traverse la France jusqu'aux Alpes où il est attaqué par des templiers. La confrontation renvoie Gaïa en stase et la plonge dans une vague de souvenirs qui lui dévoile l'origine de son traumatisme. Il s'agit de la nuit d'horreur où la révolte d'Amenophis IV, incarné par le Cyclope Epiméthé, fut réduite à néant. Une seule nuit durant laquelle les prêtres d'Amon détruisirent le pentacle d'Epiméthé, amputèrent Gaïa de sa fibre lunaire et éliminèrent l'ensemble des frères qu'ils avaient tous deux réveillés.

La Mandragore reprend corps dans Mélissandre plus déterminée que jamais à en découdre avec ses ennemis. Accompagnée de Föhen, elle résout l'énigme d'Artemis, pénètre l'Akasha où se tiennent les épreuves d'admission au Grand Secret et les remporte avec brio. S'ensuit son apprentissage au cours duquel elle comprend que le Soleil de son hôte s'est greffé à sa fibre lunaire atrophiée. Cette symbiose accidentelle fait grand bruit au sein des Arcanes néphilims d'autant qu'elle semble procurer de nouvelles aptitudes à Gaïa. Artemis fait appel à deux maisons néphilims susceptibles de restituer sa Lune à la Mandragore : la *Tempérance*, capable de soigner les blessures magiques et la *Papesse* gardienne du savoir des immortels.

Gaïa quitte Venise à bord du *Marco Polo* pour rejoindre ses amis bohémiens à Constantinople. Elle projette ensuite de rallier Alexandrie où l'attend une équipe de chercheurs constituée par les deux Arcanes.

CHAPITRE 1

LES PREMIERS JOURS

Mes premiers jours de mer furent particulièrement difficiles. Malgré la clémence du temps et le calme des eaux, mon estomac refusait de conserver le moindre aliment et je passais le plus clair de mon temps la tête dans un baquet à expulser mes tripes. J'avais essayé la majorité de mes plantes médicinales mais aucune n'arrivait à calmer les haut-le-cœur incessants qui m'assaillaient. Mon régime à base de tisanes affaiblissait mon corps au point que je n'arrivai bientôt plus à me redresser sur mon lit sans avoir le tournis. L'anxiété grandissante du capitaine rejaillissait sur l'équipage à mesure que les jours passaient. Ettore, qui avait peur de perdre son précieux passager, devint bientôt si irascible que tout le monde à bord eut à cœur de me faire recouvrer la santé. Le médecin me prépara des décoctions de toutes sortes qui à défaut de me soigner eurent au moins pour effet de m'endurcir à la douleur. Grâce à Dieu, le cuisinier était de mon côté et ne cherchait pas à encombrer mon estomac plus que le nécessaire. La fatigue avait fini par m'entraîner dans une sorte d'état second où j'avais perdu toute notion du temps. Ma cabine semblait nimbée de brume et les sons me parvenaient si assourdis que j'avais du mal à reconnaître l'identité des âmes charitables qui venaient à mon chevet. Je me souvins pourtant de l'aumônier et du jeune prêtre qui avaient tous deux prié pour mon rétablissement. Au quatorzième jour de traversée, contre toute attente, mes nausées avaient cessé et je gardais de nouveau mes repas. Je restai alitée deux jours de plus pour recouvrer des forces avant de me hasarder sur le pont. Ce fut un réel bonheur de retrouver la solidité de mes jambes et de sentir enfin la fraîcheur des embruns sur mon visage. L'équipage salua mon retour parmi les vivants avec soulagement car il

allait enfin pouvoir respirer. J'avais été si longtemps privée de soleil que je passais mes journées à lézarder sur le gaillard d'avant. Je regardais les gabiers virevolter de vergue en vergue comme des trapézistes et tirer sur des cordes pour libérer ou replier les voiles en fonction de l'évolution des vents. Ils ne semblaient pas plus grands que des enfants d'où je me tenais et bien qu'ils fussent tous des hommes de belle carrure, je ressentis le besoin de leur faciliter la tâche. Une façon sans doute de me dédouaner de ce que je leur avais involontairement fait subir. Je fermai les yeux et me concentrai sur les flux aériens qui caressaient mon pentacle. Les sentant tourner autour du bateau, je les invitai à se regrouper avant de les envoyer s'engouffrer dans les voiles. Lorsque celles-ci se tendirent au maximum, je rouvris les yeux, satisfaite de moi, puis sursautai en constatant la présence du prêtre vénitien. Toute entière à mon œuvre, je ne l'avais pas entendu arriver.

- Votre air radieux fait grand plaisir à voir Dame Mélissandre, dit-il en riant de ma surprise, j'ai longtemps prié pour votre rétablissement. Je remercie le seigneur de m'avoir entendu.

- Bonjour mon Père, répondis-je d'un ton enjoué, c'est gentil de vous être inquiété pour moi. Je crois me souvenir que vous m'avez veillée aux côtés de l'aumônier.

- C'est exact, il est venu me chercher pour faire front contre les démons qui voulaient vous prendre.

- Les démons ?? Répétai-je ahurie, vous parlez sans doute du mal de mer, sacrée plaie en effet. Le capitaine m'a dit que cela arrivait souvent aux jeunes matelots mais qu'une fois le mal vaincu celui-ci ne revenait jamais, même au cours des tempêtes les plus violentes.

- A la bonne heure ! Je compte donc sur vous pour me soutenir à votre tour si jamais je venais à en avoir besoin.

J'appréciai que le jeune homme ne s'offusque pas de me voir balayer ses croyances avec autant de légèreté. Bien au contraire, il était resté doux et amical malgré ses propres peurs. Pour les avoir partagés, je connaissais les doutes qui le rongeaient depuis son départ. Partir loin de chez lui pour mener les fidèles en Terre Sainte n'était pas l'avenir dont il rêvait. Il aurait préféré s'établir dans une église de province pour y mener une vie tranquille à l'ombre des oliviers. Seulement voilà, le Seigneur lui avait ordonné de braver l'inconnu et ses dangers, ce qui l'avait plongé dans un profond désarroi. Il se tenait pourtant devant moi le visage aimable et prêt à tendre la main. Inutile de passer en vision élémentaire pour ressentir l'incroyable aura de son Soleil. Cet homme était né pour être un meneur mais il n'en avait pas encore conscience.

- Je donne une petite messe Dimanche pour mes compagnons, reprit-il, si le cœur vous en dit...
- Pourquoi pas, où se tient-elle ?
- Dans la cale... hum...naturellement, je comprendrais que vous préféreriez celle de l'aumônier.
- Quelle idée ?! M'exclamai-je, vous pouvez compter sur moi, Père heu..
- Guiseppe, finit-il pour moi. J'en suis ravi ! A bientôt Madame.

Il se fendit d'une révérence avant de redescendre sur le pont où il disparut. Ce prêtre était quelqu'un d'attachant et bien qu'anticléricale par nature, je me sentais irrémédiablement attirée par son aura. Il me proposait d'assister à sa messe alors que j'avais montré une certaine hostilité à l'égard de sa foi, cela méritait récompense. Peut-être était-ce dû au lien que nous avions partagé dans l'église ou peut-être cherchions nous tous deux à éprouver les croyances de l'autre. Cette messe était quoiqu'il en soit l'occasion pour moi d'expérimenter une nouvelle fois la fusion de nos Soleils, je n'allais certainement pas m'en priver. Je descendis sur le pont pleine d'entrain et filai à ma cabine pour récupérer

mon carnet d'esquisses afin de croquer les premières créatures de mes plaines élémentaires. Je croisai le capitaine qui s'arrêta un instant pour prendre de mes nouvelles.

- Alors ma chère, demanda-t-il avec douceur, appréciez-vous le voyage maintenant que vous avez le pied marin ?
- Absolument, répondis-je, respirer l'air iodé est très vivifiant mais je crains que le paysage ne soit un peu lassant à la longue, de l'eau, rien que de l'eau...
- C'est assez monotone, je l'admets, mais j'espère que nous aurons bientôt le plaisir d'avoir un peu de compagnie.
- Qu'entendez-vous par là ?
- Les dauphins Madame, ils sont incroyables.
- Je vous en prie, appelez-moi Mélissandre, "Madame" est bien trop pompeux à mon goût.

Ettore partit d'un rire franc, ma simplicité avait l'air de lui plaire.

- Soit "Mélissandre" répondit-il en appuyant volontairement sur mon prénom.
- Vous parliez des dauphins... repris-je.
- Oui, nous devrions commencer à en voir quelques-uns d'ici un jour ou deux. Ils adorent plonger dans le sillage des bateaux.
- C'est fantastique ! M'exclamai-je, je n'en ai encore jamais vus !
- Ils vous tiendront volontiers compagnie. Nous approchons de Raguse, première escale de notre périple, m'informa-t-il par ailleurs, vous pourrez descendre vous dégourdir les jambes et même dormir à terre si le cœur vous en dit.
- Excellente idée !

Nous nous séparâmes sans plus de forme et je récupérai mon carnet que je ramenai avec moi sur la dunette. Identique au gaillard d'avant

mais situé à l'arrière, cet espace surélevé permettait de surplomber une bonne partie du bateau. J'appréciais ces points de vue car ils me permettaient d'embrasser l'ensemble de l'équipage qui s'activait sur le pont et je découvrais peu à peu le fonctionnement du *Marco Polo*. Le navire était une ruche où chacun avait sa place et suivait sans broncher les ordres du capitaine, du maître de frégate et du contremaître. La discipline était le fondement du bon déroulement d'une traversée car elle maintenait l'ordre et la sécurité sur le navire. Un seul écart de conduite et l'ensemble pouvait basculer dans les profondeurs abyssales qui se tenaient sous nos pieds. Un frisson d'horreur me parcourut à cette pensée. Nous n'étions pas des créatures marines, si jamais le *Marco Polo* venait à sombrer, nul doute que nous disparaîtrions avec lui. Le maître de frégate, qui se tenait juste en-dessous de moi, était heureusement un homme expérimenté qui maniait la barre avec assurance. L'envie me prit de partager ses pensées. Je m'installai en tailleur, relâchai mes muscles et gonflai mes poumons d'air pur. Après quelques minutes de relaxation, je projetai ma fibre solaire à la rencontre de la sienne. Itallo Solivare n'avait pas de pensée précise, il appréciait simplement la plénitude des eaux turquoises et la pâle chaleur du soleil hivernal qui caressait sa peau. Il aimait naviguer et portait avec fierté la responsabilité de la vie des passagers et de l'équipage. Il considérait ce dernier comme sa famille et n'aspirait qu'à vivre parmi eux. L'homme aurait pourtant fait un excellent capitaine, plusieurs compagnies génoises l'avaient d'ailleurs courtoisé mais il avait toujours refusé leurs offres car il était fidèle à ses hommes et résolument accroché à ses racines vénitiennes. Alors que je coupais le lien et rouvrais les yeux, j'aperçus Albin adossé au grand mât, les bras croisés, le regard tourné vers moi. Lorsqu'il s'aperçut que je le regardais en retour, il tourna les talons et disparut à l'autre bout du pont. Je n'avais pas encore eu l'occasion de lui parler depuis que nous avions

embarqué et il semblait toujours fâché contre moi. Son attitude me rendait perplexe. En dépit des épreuves endurées ensemble et du partage d'un secret incroyable, il conservait une incompréhensible distance. J'aurais sans doute pu me satisfaire de la situation si nos chemins s'étaient séparés mais l'espace à bord du *Marco Polo* était tellement restreint que nous ne pouvions pas nous éviter éternellement. Je décidai de percer l'abcès un peu plus tard dans la soirée. En attendant le repas, j'ouvris mon carnet et commençai à imaginer une créature susceptible de peupler mes plaines. La tâche était ardue, j'ignorais par où commencer mais je savais déjà que mon empire serait végétal. Je visualisai des forêts profondes fourmillant de recoins isolés de la lumière du jour et recouverts de mousse ou de végétaux en décomposition. Un terreau fertile susceptible de faire naître une multitude de champignons nourriciers et de plantes aux vertus pharmaceutiques inégalées. Dans ces antres hostiles et difficiles d'accès, vivrait tout un microcosme de créatures dédiées au renouvellement de la vie. Certaines favoriseraient le recyclage des nutriments tandis que d'autres porteraient la vie en d'autres points de mon monde. Une idée entraînant une autre, mes plaines commençaient à prendre forme dans mon esprit et ce fut en cet instant que naquit le *Mydifane*, une créature de couleur brun foncé à peine plus grande qu'un pouce. Je la voulais farouche et solitaire, elle allait se révéler aussi stupéfiante qu'inquiétante. Quand la cloche du souper retentit, je m'arrachai à mon œuvre pour rejoindre la table du capitaine.

- Mélissandre ! Entrez je vous prie, me pria celui-ci.

La salle de restaurant jouxtait la cuisine et possédait une grande table autour de laquelle l'aumônier, le médecin, Itallo Solivare et un quatrième homme étaient déjà assis. Je les saluai avant de prendre place

en bout, face au capitaine. L'aumônier et le médecin se réjouirent de ma santé retrouvée, les deux autres me saluèrent quant à eux en silence.

- Et bien ma chère, se moqua gentiment le capitaine, que vous est-il arrivé ? On jurerait que vous avez basculé la tête la première dans un seau de suie !

Je portai immédiatement mes mains à mon visage et remarquai les tâches de fusain sur mes doigts.

- Je suis désolée, j'ai passé ces dernières heures à dessiner. J'étais distraite et vous ai rejoints directement quand la cloche à sonné.

- Donatello ! Cria Ettore à l'attention du cuisinier, veuillez porter un linge humide à notre invitée afin qu'elle se débarbouille !

Le ton n'était pas au reproche et aucun des hommes attablés ne semblait offusqué par mon allure. L'incident les amusa plus qu'autre chose. Ces hommes menaient une vie rude dans des conditions souvent spartiates, ils n'avaient que faire des détails de salon.

- Et que croquiez-vous avec tant de concentration ? Me demanda l'aumônier.

- Des créatures sorties de mon imagination.

- A quoi ressemblent-elles ? Questionna le médecin à son tour.

- Il s'agit sûrement d'angelots ou de petites fées ! Se moqua l'homme que je ne connaissais pas encore.

- Seriez-vous prêt à parier votre solde là-dessus Monsieur... ?

- Grôle, termina le capitaine, mon contremaître en charge du gréement et de l'équipe des gabiers. Je suis désolé, j'aurais dû commencer par les présentations. Vous connaissez déjà le Père Arthuso et le docteur Bolderi, voici mon maître de Frégate, Mr Solivare, qui gère la navigation et les vivres du *Marco Polo*.

- Enchantée Mr Solivare, dis-je en le sautant de la tête, je vous ai vu à la barre tout à l'heure.
- Dame Mélissandre, répondit celui-ci.
- Juste "Mélissandre" s'il vous plaît.

Il acquiesça en silence. Je me retournai vers le contremaître car nous avions une affaire sur le feu que je ne souhaitais pas laisser refroidir.

- Alors Monsieur le contremaître, que dites-vous ? Votre solde contre les secrets de mon âme ?

Il se redressa sur sa chaise visiblement ennuyé que je remette cela sur le tapis. L'homme pensait s'en tirer comme ça mais on ne titillait pas une Mandragore impunément car elle avait pour habitude de ne jamais rien lâcher. Ce jeune freluquet avait voulu marquer son territoire, j'allais délimiter le mien.

- Eh bien ? Repris-je, Auriez-vous la langue plus leste que le courage ?

Le reste de la tablée s'esclaffa tandis que le contremaître virait au rouge écarlate. La colère se mêlait à la honte et pour ne pas perdre la face il n'eut pas d'autre choix que de relever mon défi.

- Très bien, concéda-t-il, ma solde contre votre dessin.

Je me levai doucement pour récupérer le carnet que j'avais posé en entrant et l'ouvris devant la petite assemblée. Le *Mydifane* se dévoila sous leurs yeux profanes qui ignoraient l'importance de ce qu'ils contemplaient.

- Et moi qui prenait les fées pour des créatures merveilleuses... se lamenta faussement le médecin.

- Si ça c'est un ange, renchérit Itallo en réprimant un fou rire, je préfère encore finir en enfer, sauf votre respect mon Père.
- L'affaire est donc entendue, coupa le capitaine qui ne souhaitait pas humilier son contremaître plus longtemps. Monsieur, je compte sur vous pour respecter votre engagement.

Le reste du repas fut agréable et je passai un excellent moment en dépit des regards incendiaires que me lançait le jeune contremaître. La discussion tourna autour de notre voyage, j'appris que nous ferions cinq escales avant d'atteindre Constantinople et que la plupart était des concessions vénitiennes obtenues à la faveur de traités commerciaux ou arrachées par les armes aux troupes ottomanes. Raguse, notre première étape, était une république indépendante située sur la côte Dalmate que nous devons atteindre le lendemain. La nuit était tombée quand je quittai la table mais le ciel était si constellé d'étoiles que je n'eus pas besoin de lanterne pour me guider sur le pont. Je le traversai de long en large à la recherche d'Albin qui resta introuvable. Il avait probablement déjà rejoint la cale à cette heure. Je flânai un moment le long de la rambarde en scrutant le ciel. J'essayais de repérer les constellations dont j'avais entendu parlé tout en repensant aux notions de navigation qu'Artemis avait voulu m'enseigner. L'Ange était d'avis que l'apparition du sextant et de l'astrolabe avait permis à la navigation de prendre son essor et bousculé l'ordre commercial en ouvrant le négoce sur le bassin méditerranéen. De mon côté, je n'arrivais pas à comprendre comment les marins réussissaient à repérer leur route à l'aide de ces mystérieux objets. La latitude et la longitude restaient pour moi des notions aussi obscures que ne pouvait l'être la magie aux yeux du commun des mortels. J'éprouvais de l'admiration pour le capitaine qui maniait ces instruments avec aisance. Je finis par abandonner le pont pour regagner ma cabine, rattrapée par la fatigue.

CHAPITRE 2

RAGUSE

Je me réveillai le lendemain matin au son de la cloche qu'un fanatique agitait frénétiquement. J'aurais volontiers arraché les mains du goujat qui m'avait si brutalement tirée du sommeil mais ce que j'entendis alors balaya instantanément ma mauvaise humeur : "Raguse ! Raguse !" criait la vigie du haut de son promontoire. S'ensuivit une ruée sur le pont qui fit trembler la coque jusqu'à fond de cale. Je m'habillai en hâte et filai à l'extérieur. Les pèlerins s'agitaient en pointant la cité du doigt tandis que les enfants s'accrochaient au bastingage dans l'espoir d'apercevoir ce mystérieux pays de cocagne dont tout le monde parlait. La cité se dévoilait à mesure que nous approchions de la côte et nous découvrîmes bientôt une place fortifiée qui descendait jusqu'au port en forme de croissant. Les manœuvres d'amarrage durèrent plus d'une heure ce qui laissa le temps aux esprits de se calmer. J'avais profité du moment pour retourner à ma cabine prendre quelques affaires et enfiler des vêtements plus confortables pour partir en promenade. La robe offerte par Artemis était certes adorable mais elle rivaliserait difficilement avec mon vieux pantalon si je devais arpenter des ruelles étriquées. Je rejoignis le capitaine qui supervisait les dernières manœuvres dont la mise en place de la passerelle.

- Bonjour capitaine, vous descendez à quai ?
- Bonjour Mélissandre, répondit-il en me détaillant de la tête aux pieds avec un sourire gourmand. Je dois effectivement nous ravitailler et procéder à quelques achats.
- Puis-je vous accompagner ?
- Avec plaisir, donnez-moi quelques minutes, je vous rejoins sur le quai.

Je suivis la file des pèlerins parmi laquelle je retrouvai le jeune prêtre.

- Bonjour mon Père !
- Bonjour Mélissandre, vous souhaitez aussi vous dégourdir les jambes à ce que je vois !
- Je pense effectivement qu'un peu de terre ferme me fera le plus grand bien. Vous comptez visiter la ville ?
- Nous nous rendons à l'église Sainte Emilie, l'aumônier m'a dit qu'elle était la plus belle de la cité, vous vous joignez à nous ?
- Désolée mon père mais j'accompagne déjà le capitaine.
- Très bien, à plus tard alors !

Il s'éloigna suivi par ses fidèles qui ne le lâchaient plus d'un pouce. La plupart des pèlerins n'était pas vénitienne et ne connaissait le prêtre que depuis trois semaines mais tous le suivaient pourtant comme si leurs vies en dépendaient. "*C'est son aura*" me susurra Mélissandre, "*ou l'instinct grégaire du plus grand nombre*" répondis-je avec sarcasme. "*Mauvaise !*" répliqua-t-elle. J'abdiquai pour mettre fin au dialogue intérieur qui agitant mon crâne car je risquais de passer pour une aliénée à force de pester contre moi-même. Cela dit, ma remarque était purement gratuite car le caractère de Guiseppe était bien évidemment à l'origine de tout ça. Reclus avec les pèlerins à fond de cale, il avait su tisser cette relation de confiance qui les soudait comme un seul homme. Ce qui était fort souhaitable, d'ailleurs, étant donné qu'ils poursuivraient leur périple ensemble une fois débarqués en terre sainte. Le capitaine finit par me rejoindre flanqué de ses deux seconds. Je grimaçai à l'idée de passer la journée avec Grôle mais heureusement pour moi, Ettore avait attribué une tâche à chacun d'eux. Grôle évacuerait les tonneaux vides, tandis qu'Itallo négocierait les vivres et les barriques d'eau. Le capitaine devait quant à lui régler les taxes de mouillage avant de procéder à ses achats.

- Je pensais que le négoce se faisait à Constantinople, m'étonnai-je.
- La majeure partie en effet, acquiesça le capitaine, mais comme le commerce de l'Europe du nord passe par la Dalmatie cela nous permet d'acquérir des produits que nous pourrons ensuite revendre aux négociants perses et ottomans.
- Quel genre de produits ?
- Du sel, des tapisseries, des cuirs, des peaux, du cordage, du suif...
- Cette épée que vous portez, hésitai-je, est-elle vraiment utile ? Je pensais que les marins bénéficiaient d'une sorte de protection tacite de la cité puisqu'ils sont les ambassadeurs de son commerce.
- Exact, admit Ettore, mais pensez-vous qu'un brigand affamé et sans le sou s'en préoccupe ?
- Certes.
- Sans compter que les marins ont aussi des soldes qu'ils dépensent dans les bars ou les bordels. Cela les rend très attractifs...

Je souris intérieurement en pensant au pauvre Grôle qui, privé de la sienne, allait devoir passer son tour. J'espérais que l'abstinence lui serait salubre et qu'elle modérerait un tant soit peu son caractère. Une idée surnoise titilla suffisamment mon esprit pour éveiller ma Mandragore. "*Tu plaisantes ?!*" s'exclama Mélissandre, outrée par mes pensées. Je sursautai.

- Tout va bien ? S'inquiéta Ettore.
- Oui bien sûr, répondis-je le sourire éclatant de vice à l'idée d'ajouter un second round à ma petite vendetta.

Nous nous rendîmes au bureau d'enregistrement du port pour verser notre taxe et filâmes jusqu'au grand marché. Celui-ci se trouvait à deux pas du port pour faciliter l'embarquement et le débarquement des denrées. Nous fîmes l'acquisition de tonneaux de suif, de saumon fumé

et de pièces de cuir de grande qualité. Ettore fit livrer le tout sur le *Marco Polo* puis m'emmena déjeuner dans une taverne. Le repas, moins raffiné qu'à Venise, fut tout aussi savoureux. Nous nous régâlâmes d'un jarret de porc juteux accompagné d'une poêlée de panais et d'une énorme chope de bière. La taverne était pleine. Ettore en profita pour converser avec les clients, des autochtones pour la plupart, compte tenu de la saison. Nous apprîmes que la région était paisible, que les derniers assauts des troupes ottomanes remontaient à l'automne précédent et qu'aucune attaque pirate n'avait été signalée.

- Ca ne veut rien dire, précisa Ettore, il faudra rester vigilants quand nous atteindrons la zone sensible.
- Où est-elle ?
- Après Parda, quand nous naviguerons entre Coron et La Canée.

Le capitaine sortit une carte pour illustrer ses dires et me montra la route que nous suivions. Raguse se situait à mi-chemin entre Venise et Coron. Coron étant le dernier comptoir vénitien en méditerranée. A partir de là nous allions contourner la côte grecque et entrer en mer Egée pour remonter jusqu'à Constantinople. La Canée était une île située à l'extrême sud de la côte, naviguer entre elle et Coron signifiait emprunter un étroit passage qui débouchait sur une multitude d'îles plus petites et propices aux embuscades.

- Barberousse adore naviguer dans ces eaux, il connaît ce chapelet d'îles comme sa poche.
- Barberousse ?
- C'est un pirate prénommé Khizir Khayr Ad-In, un tueur sans pitié qui navigue sous la bannière du croissant.
- Un perse ?

- Un ottoman, il attaque les bateaux de commerce pour son propre compte mais bénéficie du soutien du sultan. On le dit impitoyable, il pille et tue sans jamais faire de prisonnier. On dit qu'il ne quitte pas les lieux avant d'avoir vu sombrer le navire abordé.
- Comment sait-on cela s'il n'y a jamais eu ni prisonnier, ni survivant ? Demandai-je dubitative.

Ettore partit d'un grand éclat de rire.

- Vous alors, vous êtes comme Saint Thomas !
- Je suis seulement pragmatique et n'accorde pas facilement crédit aux légendes.
- Barberousse n'est pas une légende croyez-moi ! Il capitalise sur la terreur qu'il inspire aux marins et a façonné sa réputation lui-même en abandonnant parfois quelques témoins.
- Parce qu'il est plus simple de battre un ennemi pétrifié par la peur...
- Parce qu'il est surtout plus simple de planter une épée dans le dos d'un homme qui s'enfuit, rectifia le capitaine le regard plongé dans son verre.
- Vous ne l'avez jamais croisé ?
- Jamais. D'un côté je m'en réjouis car j'ai toujours amené mes marchandises et mes passagers à bon port, mais je regrette d'un autre de ne jamais avoir eu l'occasion de me débarrasser moi-même de cette plaie.
- Qui vous dit que vous ne seriez pas vous aussi glacé d'effroi devant un tel homme ?
- Rien, je l'espère simplement.

L'attitude de l'homme me plaisait, il n'y avait pas d'insolence dans ses mots, juste une envie de se battre pour une bonne cause sans assurance de victoire. Le doute est essentiel à l'homme car savamment dosé il lui permet de survivre dans l'adversité. Un courage exempt de doute est un

gaspillage de compétence qui détruit des vies. Combien de chefs avais-je vu courir à leur perte en entraînant tout un peuple derrière eux ? Combien de morts sacrifiés pour l'honneur dans des guerres perdues d'avance ? L'humanité avait encore un long chemin à parcourir avant d'atteindre la sagesse mais ce capitaine-là, il portait en lui la force de Gaïa, un germe d'espoir pour sa race.

- Si nous devons croiser ce pirate je promets de vous aider à le vaincre, lançai-je avec emphase.

Si j'avais voulu le sortir de sa torpeur je n'aurais pu m'y prendre mieux. Ettore posa sur moi un regard surpris et me gratifia d'un sourire complaisant qui me remerciait pour l'effort mais doutait clairement de mes capacités.

- Je sais ce que vous pensez, persistai-je en plantant mes yeux noirs dans son regard, mais je ne suis pas qui vous croyez.

- Je ne peux pas me permettre de vous mettre en danger, répondit-il avec douceur, Artemis me pendrait pour vous avoir fait courir le moindre risque.

Je souris à mon tour, le valeureux capitaine avait trouvé une parade pour m'exclure sans remettre en cause mes compétences. Je lui laissai croire que le sujet était clos, en récompense de sa délicatesse, tout en me promettant de lui faire entendre raison si les événements l'exigeaient. Nous quittâmes la taverne et flânâmes un moment dans les ruelles. Ettore était un bon guide, il me montra combien l'architecture des bâtiments reflétait l'histoire d'une cité et pourquoi Raguse était devenue une place forte du commerce méditerranéen.

- Je ne vous savais pas si érudit ! M'extasiai-je, sous le charme.

- Pourquoi ? Répliqua-t-il, piqué au vif, un marin ne serait-il donc qu'une brute mal dégrossie à vos yeux ?
- Pas du tout... balbutiai-je, je vous ai blessé, je suis désolée Ettore, je...
- Rassurez-vous j'ai l'habitude, me coupa-t-il, c'est ce que pense la plupart des gens de la bonne société.
- Non capitaine, écoutez-moi s'il vous plait.

Je l'attrapai par le bras et le forçai à me regarder dans les yeux.

- Premièrement je ne fais pas partie de la haute société, je suis une paysanne... vous voyez... sans importance vraiment... je suis née dans un village de vingt habitants... pas plus... et je ne connais pas la moitié des terres que vous avez foulées... et puis votre aptitude... l'astrolabe et le sextant... c'est...alors... quand je dis...pas si érudit c'est que...avoir autant de connaissances... des thèmes différents...simplement c'est....

Après avoir patiemment écouté le flot désordonné de mots qui sortait de ma bouche, il m'attira contre lui et m'embrassa avec fougue. Je le regardai les yeux écarquillés.

- Personne ne m'a jamais dit autant de belles choses de façon aussi décousue, dit-il la mine réjouie devant ma surprise. Venez, rentrons maintenant le jour commence à tomber.

Il prit ma main et je le suivis docilement, désarçonnée par son attitude. N'ayant aucune expérience en la matière, je ne savais pas comment interpréter son geste. Je fis appel à Mélissandre qui s'avoua aussi perdue que moi. "*Laissons faire, nous verrons bien*" conseilla-t-elle, "*c'est un bel homme après-tout, il a l'air bien fait*". Ces dernières paroles me firent monter le rouge aux joues et je me surpris à détailler le corps du capitaine quand nous regagnâmes le navire.